

transcendant (nécessité de l'objet). C'est à ce dernier que nous avons affaire dans les mathématiques (p. 260 sq.). Il est à considérer cependant que l'être idéal est particulièrement « proche » de la conscience (p. 273). Ce serait néanmoins une erreur que de le placer « dans la conscience » comme le fait l'idéalisme : ce serait méconnaître autant le caractère objectif de la connaissance *a priori* que l'indépendance (relative) de l'être idéal (p. 277). Indépendance relative, car il ne s'agit nullement pour M. Hartmann de ressusciter la théorie des deux « mondes », idéal et réel. Cette indépendance — et indifférence — relative de l'être idéal le fait apparaître comme « possible » ; et ceci explique à son tour pourquoi ses lois sont applicables au réel, possible réalisé. L'être idéal est donc dans le réel (*in rebus*), et peut être atteint, en tant que tel, par la connaissance ; c'est là justement l'objet de la phénoménologie husserlienne : dégager dans leur pureté les « essences » du réel. Malheureusement ces essences — et ne pas l'avoir vu est justement l'erreur de Husserl — ne nous sont pas données dans une connaissance *exacte* : celle-ci reste le privilège des êtres mathématiques (p. 293). Aussi l'évidence à laquelle Husserl fait appel ne nous garantit pas la vérité : il y a des évidences qui trompent (p. 296).

Outre l'être mathématique et les « essences » M. Hartmann admet deux autres « régions » de l'être idéal : le logique (qu'il interprète comme exprimant les lois de l'ontologie formelle) et les valeurs, dont il affirme, on le sait bien, le caractère objectif (en soi).

L'intérêt du livre de M. Hartmann ressort suffisamment de notre compte-rendu pour que nous ayons besoin d'insister là-dessus. Comme toujours M. Hartmann est clair, précis, *gründlich*. Comme toujours, il est plein de bon sens. Mais le bon sens, s'il ne messied pas au philosophe, ne le sert pas toujours. Et maintes fois, surtout dans la seconde et la dernière parties du livre (essence et existence, être idéal, mathématique, physique), les analyses de M. Hartmann ne satisfont pas. Et, pour tout dire, paraissent un peu trop simples, et trop primitives.

A. K.

PSYCHOLOGIE ET ESTHÉTIQUE

E. MINKOWSKI. *Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques*. 1 vol., 400 pages, Coll. de l'Évolution psychiatrique, J. L. L. d'Artrey, Administrateur, 17, rue de la Rochefoucauld, Paris.

Œuvre ambitieuse et ambiguë. Ainsi la qualifie le lecteur, fermé le livre. Cette ambiguïté manifeste déjà dans la bipartition de l'œuvre, se révèle plus intimement dans le sens double de chacune de ses deux parties : un premier « livre » sur l'« aspect temporel de la vie », dont l'appareil phénoménologique ne suffit pas à justifier les postulats métaphysiques qui s'y avouent ; un autre livre sur la structure des troubles mentaux, spécialement sur leur structure spatio-temporelle, dont les analyses, précieuses pour la clinique, doivent leur acuité à la coercition

qu'exerce sur l'observateur l'objet dressé d'abord par sa méditation de spirituel.

Ces contradictions intimes équivaldraient à un échec, si la haute classe de l'œuvre ne nous assurait qu'il ne s'agit que du seul échec, inhérent à l'ambition, nous voulons dire lié à la phénoménologie de cette passion, à sa structure chargée pour nous d'énigmes. Celle ici révélée, en demanderons-nous la formule à telles authentiques confidences, par où l'œuvre trahit la personnalité de l'auteur ? Nous retiendrons parmi celles-ci cette évocation, à propos du dernier ouvrage de Mignard (p. 143), « d'une synthèse de sa vie scientifique et de sa vie spirituelle — synthèse si rare de nos jours, où on a pris l'habitude d'ériger une barrière infranchissable entre la prétendue objectivité de la science et les besoins spirituels de notre âme ».

Nous voulons là prendre appui pour notre critique en réclamant pour elle le droit de restituer la barrière ici évoquée, qui certes n'est pas pour nous infranchissable, mais constitue le signe d'une nouvelle alliance entre l'homme et la réalité. Nous examinerons donc successivement le triple contenu de l'ouvrage : objectivation scientifique, analyse phénoménologique, témoignage personnel, le mouvement même de notre analyse devant en donner la synthèse, si elle existe.

La contribution scientifique porte sur les données de la pathologie mentale. On sait combien l'objectivation en est encore imparfaite. On trouvera ici des apports précieux pour son progrès : ils le sont d'autant plus que dans l'état actuel de la production psychiatrique en France un tel travail est exceptionnel. L'ensemble des communications faites dans les sociétés savantes officielles, n'offre rien d'autre, en effet, à celui que sa profession astreint depuis des années déjà nombreuses à une aussi désespérante information, que l'image de la plus misérable des stagnations intellectuelles.

On y tient comme une activité scientifique valable la simple juxtaposition, dans un « cas », d'un fait de l'observation psychopathologique et d'un symptôme généralement somatique et classable dans la catégorie des signes dits organiques. La portée exacte de ce travail est suffisamment qualifiée, quand on constate de quelle sorte d'observations on se contente ici. L'immanité en est garantie par la terminologie qui suffit aux observateurs pour la signaler. Cette terminologie relève intégralement de cette psychologie des facultés, qui, fixée dans l'académisme cousinien, n'a été réduite par l'atomisme associationniste dans aucune de ses abstractions à jamais scolastiques : d'où ce verbiage sur l'image, la sensation, les hallucinations ; sur le jugement, l'interprétation, l'intelligence, etc. ; sur l'affectivité enfin, la dernière venue, la tarte à la crème un moment d'une psychiatrie avancée, qui y trouva le terme le plus propice à un certain nombre d'escamotages. Pour les symptômes dits organiques, ce sont ceux qui, dans la pratique médicale courante, apparaissent doués d'une portée toute relative à l'ensemble du cortège sémio-

